

COMPRENDRE ET CROIRE : ÉCRITS D'ARTISTES. ALBRECHT DÜRER ET LUC 1,46-56

Serviteur de Dieu et d'humanité

« Mon esprit s'est rempli d'allégresse, s'exclame Marie, à cause de Dieu mon Sauveur, parce qu'il a porté son regard sur l'humiliation de sa servante... Le tout-puissant a fait pour moi de grandes

choses... » De son côté, Dürer écrit ceci : « N'aie jamais dans la pensée de faire quelque chose de meilleur que ce que Dieu a fait car ta propre puissance est un pur néant à côté de l'activité créatrice de Dieu... »

Marie, dans cet hymne, comme Albrecht Dürer dans son œuvre expriment une certitude et une joie de se reconnaître « serviteur ». Il s'agira par ce face-à-face d'apprécier à quel point cette

affirmation, qui ouvre à une reconnaissance de la puissance créatrice de Dieu et à la grâce, fait également accéder à la puissance de son œuvre, et peut-être à soi-même.

« Aucun homme ne peut exécuter une belle figure, en ne consultant son imagination, à moins que... »

ALBRECHT DÜRER, *Traité des proportions du corps humain*, 1529.
« Regarde attentivement la nature, dirige toi d'après elle et ne t'en écarte pas, t'imaginant que tu trouveras mieux par toi-même.

Ce serait une illusion, l'art est vraiment caché dans la nature ; celui qui peut l'en tirer le possèdera [...].

N'aie jamais dans la pensée de faire quelque chose de meilleur que ce que Dieu a fait car ta puissance est un pur néant à côté de l'activité créatrice de Dieu [...]. Aucun homme ne peut exécuter une belle figure, en ne consultant son imagination, à moins qu'il n'ait peuplé sa mémoire d'une multitude de souvenirs.

L'art cesse d'être uniquement le produit du sentiment individuel ; transmis et appris, il se féconde lui-même.

Le mystérieux trésor amassé au fond du cœur se répand alors au moyen des œuvres, au moyen de la nouvelle créature que l'on tire de son sein en lui donnant une forme sensible [...]. »

DANS LE TEXTE de référence, Marie enceinte exprime sa joie à Elisabeth, non pas directement pour l'enfant qu'elle attend, mais pour la gloire de sa relation à Dieu qu'elle considère comme son Sauveur.

Le bonheur qu'elle atteste provient essentiellement d'être accomplie en tant que « servante du Seigneur ». C'est à ce titre d'ailleurs qu'elle sera appelée « bienheureuse » : « Parce qu'il a porté son regard sur l'humiliation de sa servante, oui, désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse. »

Ainsi, en se situant comme « servante du Seigneur », elle reconnaît que le Seigneur a fait pour elle « de grandes choses » pour elle, et « qu'il est puissant », elle en éprouve de la joie.

A aucun moment, elle n'attribue ce qui lui arrive à sa personne. Son bonheur est celui d'un serviteur rempli d'Esprit saint et confiant, qui reçoit le fruit de l'œuvre créatrice de Dieu et qui l'accepte. Ainsi Marie est-elle heureuse pour l'enfant qu'elle porte, révélation d'un Dieu fidèle et bon depuis des générations.

De son côté, le peintre graveur Albrecht Dürer (1471-1528), peintre qui, comme nombre de ses contemporains allemands, est passé à la Réforme, lié à Melanchthon et à Luther, éprouve également une joie profonde d'être serviteur. Sa joie exprimée dans son œuvre est celle d'une action de grâces à Dieu, elle peut sur certains points se comparer à celle de Marie.

Fondamentalement, sa joie provient de confesser un Dieu sauveur. Dans sa vie personnelle

comme dans le cadre de son art, il se situe comme un « serviteur de Dieu ». C'est dans cet esprit qu'il reconnaît la puissance inégalable de l'activité créatrice de Dieu.

Lorsqu'il écrit : « N'aie jamais dans la pensée de faire quelque chose de meilleur que ce que Dieu a fait, car ta puissance est "un pur néant" à côté de l'activité créatrice de Dieu », il est d'abord serviteur et reconnaît alors toute la puissance créatrice de Dieu. Il en reçoit cette joie profonde.

De même que pour Marie, qui décrit son bonheur comme l'accomplissement de la puissance créatrice de Dieu, de sa bonté et de sa force, pour Dürer, son art et la joie issue de sa création sont la trace ultime de sa reconnaissance pour la « vraie puissance créatrice » qui n'appartient qu'à Dieu.

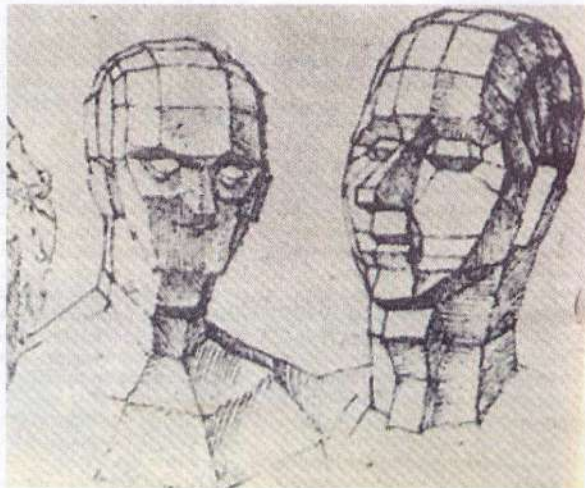
Au fond, pour Dürer comme pour Marie, serviteurs, les événements décisifs de leur vie sont « service à / pour Dieu ». Marie, qui se reconnaît bienheureuse en tant que servante du Seigneur, et Dürer, qui ne voit dans l'excellence de son art jamais la moindre trace de son propre talent, mais une piste pour accéder et découvrir la grâce de Dieu.

A moins que...

Ainsi tout pourrait s'arrêter là mais, au fond, il y a autre chose qui motive leur don de serviteur, et ce point est magnifiquement et curieusement commun aux deux, il détermine et transforme leur joie et leur œuvre.

Marie dit : « Dieu est venu en aide à Israël son serviteur en souvenir de sa bonté comme il l'avait dit à nos pères en faveur d'Abraham et de sa descendance pour toujours. »

Albrecht Dürer, *Kübig bas*, 1513



Au fond, la profondeur de son appel d'être serviteur repose sur sa confiance en la promesse et la bénédiction de Dieu dans l'Ancienne Alliance, à laquelle elle se sent liée. Une confiance en la fidélité de Dieu de génération en génération.

Et Dürer dit ceci : « Aucun homme ne peut exécuter une belle figure en ne consultant que son imagination, à moins que... » Et c'est cet « à moins que » qui, à l'instar de Marie, l'ouvre à la joie ultime : « A moins qu'il n'ait peuplé sa mémoire d'une multitude de souvenirs. »

Aucun homme ne peut chercher en son imagination une force créatrice, à moins que l'imagination de l'homme (donc sa faculté de création) et que sa mémoire (le souvenir de la tradition) englobent, contiennent en lui bien plus que le fruit de la culture ou des cultures : tout ce que transporte la mémoire humaine collective de bénédictions et de promesse de Dieu. Mais aussi, à moins qu'il incorpore dans l'acte même de créer toute la puissance de cette bénédiction de Dieu.

Comme Marie, sa joie se fonde en la promesse et en la bénédiction transmise et, plus encore, sa joie se fonde ainsi en l'homme porteur et serviteur de cela.

L'homme serait le bénéficiaire et au bénéfice de la promesse le réceptacle des bénédictions de Dieu, dans tout ce qu'il y a de bénéfique, de créateur.

La beauté et la force de celui-ci serait à situer au cœur de cette

universalité, dans la somme de tout ce qu'il transporte d'héritage et de bénédictions. Muni de cela, profondément destiné à être serviteur, il serait ainsi « serviteur de la puissance créatrice de Dieu ». Il devrait alors restituer dans son œuvre ce qu'il a en sa mémoire et en son imagination. Ceci est participant de sa création.

La joie de Dürer se situerait en la reconnaissance de la puissance créatrice de Dieu en Christ, mais aussi en l'homme, qui est un créateur serviteur, cocréateur avec Christ, porteur de ce « mystérieux trésor », dit-il. Il est serviteur de ce trésor amassé de Dieu du fond des âges. Son œuvre devient alors de faire œuvre à partir de la promesse et des bénédictions de Dieu qu'il a amassées dans son cœur, ou bien tout simplement de les transmettre, avec Christ en lui. Une création « transmise et apprise qui se féconde elle-même », écrit-il. Transmettre au moyen de ses œuvres, au moyen de la nouvelle créature que l'on tire de son sein en lui donnant une forme sensible. »

Marie serait également heureuse de se situer au cœur de cette double promesse, dans sa manière d'incarner ce « serviteur de Dieu et d'humanité ». Choisie et bénie, elle porterait en elle la promesse accomplie en Christ, avec tout ce que cela comporte d'héritage de bénédictions : « Transmettre au moyen de ses œuvres, au moyen de la nouvelle créature que l'on tire de son sein en lui donnant une forme sensible... »

BEATRICE HOLLARD-BEAU